

## Manuel Rocheman enregistre à New York

**Jazz** Le pianiste français s'est enfermé en sous-sol avec des musiciens de caractère. Tapi dans l'ombre, notre reporter a tout vu.

Les vitrines des galeries d'art de Greene Street, dans SoHo, font briller cette rue que vous avez connue sombre et crasseuse. Au loin, les tours jumelles du World Trade Center scintillent sous le soleil de midi. En sonnant à la porte, vous abandonnez la défroque du critique pour celle de reporter, invité à assister à une opération délicate : l'enregistrement d'un disque. Le pianiste est Manuel Rocheman, 35 ans, Parisien. Il a donné à la tradition issue de Bill Evans un éclat nouveau, par un toucher d'une grande délicatesse, un fascinant mélange de virtuosité, d'énergie rythmique et de musicalité réfléchie. Son dernier disque, *Come shine*, l'a situé parmi les quelques pianistes européens que suivent amateurs et grand public. Comment s'y prend-il pour se détacher du peloton, intéresser les Américains, sans faire ce que font les autres : aller vivre à New York, s'y exposer à une redoutable compétition ?

Le propriétaire de Masuo's Studio, petit studio en sous-sol, était le guitariste de Sonny Rollins



# Jours de swing à SoHo



Manuel Rocheman.

au début des années 70. L'ingénieur du son, qui partagera trois jours durant avec vous sa cabine minuscule, s'appelle David Baker - auteur, on n'hésite pas sur le terme, du son des derniers disques de Shirley Horn, du dernier Lee Konitz et de bien des disques figurant dans votre discothèque. De l'autre côté de la vitre, dans le studio, les musiciens séparés par des cloisons de bois et de verre ont des casques sur les oreilles : ils se voient et entendent le son du disque qu'ils sont en train de faire. Aujourd'hui, les casques sont devenus les secondes oreilles des musiciens.

Le piano, un Steinway, sonne splendidement. Il est connu pour être l'un des meilleurs de New York. Manuel Rocheman, Riccardo Del Fra à la contrebasse et Simon Goubert à la batterie jouent *The Peacocks*, de Jimmy Rowles, le temps pour David Baker de construire le son. Pour le moment,

la contrebasse est trop sourde, la batterie trop lointaine. Seul le piano sort avec ampleur et clarté. Baker s'affaire, déplace un micro, en change un autre, revient dans la cabine, tire sur les manettes de la console avec des gestes de chat, et le plus grand calme. « Bon trio, dit-il. On sent qu'ils travaillent ensemble depuis longtemps : ils s'écoutent. »

Première prise de *I'm getting sentimental over you*, une scie des années 30. Les musiciens viennent l'écouter dans la cabine. On se serre. Simon Goubert n'entend pas suffisamment la grosse caisse. Riccardo Del Fra n'est pas enchanté du son de la basse. David Baker non plus. Tout le monde se tourne vers Manuel Rocheman. Il hoche la tête : « C'est pas mal. » « Autrement dit, ce n'est pas ça du tout, grogne Simon Goubert. Allez, on en refait une. » La deuxième prise est plus brillante. On passe au morceau suivant : *I'm old fashioned* (« Je suis vieux jeu »), encore un vieil air du répertoire de Broadway. Ce sera le titre, ironique, de l'album. Assez gonflé, parce qu'il y aura sûrement des gens pour trouver en effet à ce trio des allures trop tempérées. Cette fois, il faut quatre prises pour arriver à quelque chose. « S'ils étaient contents de ce qu'ils font, ils ne seraient pas jazzmen », dit David Baker. Goubert change complètement le rythme de son accompagnement à la quatrième prise : le





miques française et américaine, et aussi les croiser : Al avec Riccardo, Simon avec George. C'est ce qu'on va faire demain. – Vous allez enregistrer tous les morceaux avec ces quatre combinaisons ? – Plusieurs. Et je choisirai la prise qui me plaira le plus. – Vous ne craignez pas de vexer quelqu'un ? – Ils ont accepté le jeu.»

La journée du lendemain est celle de George Mraz, contrebassiste d'origine hongroise installé à New York, musicien de rêve pour les duos, à cause de la rondeur de sa sonorité, de la précision de ses lignes. L'atmosphère est électrisée par sa présence, la musique gagne en intensité. Affaire de son aussi : David Baker a trouvé la bonne balance pour enregistrer la contrebasse. Du coup, la session de la veille paraît compromise, sans que Riccardo Del Fra y soit pour quelque chose. Avec Mraz, le trio reprend *The Peacocks*, enregistre coup sur coup



morceau en est transfiguré, chacun s'avance davantage sur le fil tendu de l'improvisation. Les musiciens décident de passer à du plus difficile : *Five Miles away*, écrit par Manuel Rocheman, qui met en valeur la batterie. Il y aura cinq prises. Simon Goubert joue très « présent », comme pour affirmer qu'il existe sur la scène du jazz tout autant qu'un batteur américain. David Baker, impressionné : « Je voudrais les entendre en club, pour savoir jusqu'où ils sont capables d'aller. »

Après six heures de studio, on se retrouve au restaurant italien d'en face, et Rocheman explique le concept de l'album : « Le trio avec Riccardo et Simon est mon trio régulier. Mais depuis mon disque avec George Mraz et Al Foster, deux accompagnateurs que les musticiens ici s'arrachent, je fais de temps en temps des concerts avec eux. J'ai donc voulu, pour cet album, alterner les ryth-

**Manuel Rocheman (au piano) a choisi de varier la composition de son trio.**

**Au batteur Simon Goubert (en haut, au milieu) succédera Al Foster (ci-dessus, à droite). Quant au contrebassiste Riccardo Del Fra, (à droite), il participera à deux sessions d'enregistrement.**

deux versions complètement différentes. *Very early*, l'une des premières compositions de Bill Evans, met tout le monde d'accord. La vraie influence de Manuel Rocheman, c'est bien Bill Evans : descentes vertigineuses, découpes de phrases qui sautent par-dessus les barres de mesure pour retomber pile...

Le soir j'accompagne ma filleule, jeune chanteuse techno, à la Knitting Factory, boîte qui ressemble à un donjon sur trois étages, où s'écoute à peu près tout ce que le jazz et les musiques connexes produisent d'expérimental. Don Byron joue avec son groupe Existential Dread. On est à l'opposé exact de ce que j'ai entendu dans l'après-midi. La musique est ultra mode, une chanteuse noire dit un texte politiquement correct qui agace ma filleule. Je l'accompagne à son métronome, que j'attends longtemps. Soudain je me souviens que la compagne de Bill Evans, avec qui il s'était désintoxiqué, ►





▶ avait replongé et, une nuit, s'était jetée sous une de ces rames qui soulèvent un bruit d'enfer. Il a enregistré pour elle *One for Elaine* ; personne ne peut écouter cette musique sans avoir la gorge serrée. Pourquoi faut-il toujours que les jazzmen paient le prix fort pour atteindre le cœur de la musique ?

La troisième séance réunit Al Foster et Riccardo Del Fra. Al Foster était le batteur de Miles Davis, il a joué avec lui pendant des années, ne l'a pas abandonné quand il s'est reclus, a accompagné son retour à la scène en 1981. Avec lui, il jouait fort, mais est capable aussi de grandes douceurs. Il a apporté un morceau pour cette session : *Missing Miles*, une ballade dont on n'aperçoit pas tout de suite la ligne mélodique à travers la succession d'accords mé-

lancoliques. Avec lui, l'ambiance est plus travailleuse. Il joue de façon sobre, moins affairée que Goubert. Sur le morceau de Petruccianni, *Looking up*, qui débordait de joie quand celui-ci le jouait, et qu'Al Foster ne connaît pas, il faut du temps pour trouver le bon « mood ».

Le lendemain, le producteur parisien lui demande s'il veut bien m'accorder une brève interview. Al Foster dit non. Un peu plus tard, il lance : « *Du temps de Miles, quand nous enregistrions, il n'y avait pas tout un tas de monde dans la cabine du son à donner son avis sur la musique, à faire des mondanités. On travaillait, c'est tout.* » Je le comprends, cet homme. Je ramasse mon carnet de notes et je me casse. Al Foster me jette un regard embarrassé. On m'expliquera après son départ qu'en réalité il ne s'est pas

fâché contre ma présence, mais parce qu'il a cru que le disque était produit par Sony, et il est en délicatesse avec le bureau new-yorkais de la firme. Il n'aurait pas accepté le modeste cachet offert si c'était Sony USA. Mais c'est Manuel Rocheman qui produit le disque, grâce au soutien de la Fondation Paribas ; Sony France le distribuera, sans certitude que son homologue américaine le mette en vente de son côté. C'est le show-biz. Et quand l'argent s'en mêle — comment ne s'en mêlerait-il pas —, rien ne va plus. Je sors sous le ciel mauve traversé de traînées rouges. La jungle de brique, de verre et de béton flambe comme jamais ● **Michel Contat**

Photos : **Mephisto** pour Télérama  
**Album** : *I'm old fashioned*, chez Sony (lire critique p. 65).